

L'écriture en tant qu'exutoire

L'écriture me libère, me consume, et m'aide à devenir ce que je suis vraiment.

J'ai toujours été passionnée par la littérature. Des études de lettres se sont donc imposées comme une évidence jubilatoire. J'ai vécu quatre années riches en découvertes livresques, en rencontres intéressantes. J'ai noué des amitiés solides et j'ai savouré chaque instant de ma vie estudiantine.

J'ai pris beaucoup de plaisir à rédiger mon mémoire de maîtrise qui portait sur la *Princesse de Clèves* de Mme de Lafayette. Une année de recherches, de participation à des conférences, de rassemblement de notes, de discussions acharnées avec ma directrice de soutenance... pour aboutir à l'obtention de mon diplôme avec mention.

C'est tout naturellement que je me suis dirigée vers l'enseignement. Je voulais transmettre ma passion des mots, de la langue, de l'écriture, de la lecture. Mais j'ai très vite déchanté. Les élèves, l'équipe pédagogique, les parents d'élèves vivaient l'enseignement comme une étape nécessaire, un passage obligé. Je n'ai pas rencontré l'intérêt que j'espérais, ni le soutien que j'attendais. Pas de vérité transcendante, pas d'intérêt pour les grands auteurs de notre si belle langue.

Je me suis très vite sentie seule et découragée.

J'aurais dû persévérer dans mon premier choix, à savoir préparer un doctorat et devenir maître es lettres. Mais, jeune et stupide, j'ai préféré privilégier la carrière de celui qui est maintenant mon ex mari au détriment de la mienne.

Je suis restée en contact avec ma directrice de soutenance et elle m'a encouragée à envoyer mon mémoire à diverses maisons d'édition. J'étais bien évidemment flattée de son intérêt et de ses conseils mais j'étais sceptique aussi. Je ne pouvais pas imaginer que mon essai, à la fois littéraire et historique, puisse intéresser qui que ce soit. Je l'ai donc laissé de côté pendant plusieurs années.

Puis, dix ans plus tard, après mon divorce, en défaisant mes cartons pour emménager dans mon nouvel appartement, j'ai retrouvé ce fameux manuscrit. Je l'ai relu dans un état d'esprit différent. J'avais mûri, affiné mes ressentis et mes convictions. J'ai retravaillé mon texte et je l'ai envoyé à plusieurs maisons d'édition. Après de longs mois d'attente et de doute, j'ai reçu une réponse positive. Un éditeur spécialisé dans les publications universitaires me proposait un contrat d'édition. Corrections, bon à tirer, réception de mon premier exemplaire en version brochée. J'ai bien conscience que ma réaction peut sembler excessive, mais tenir son livre entre ses mains, c'est un peu comme donner la vie à son bébé. Je l'ai façonné pendant des années, j'ai douté puis j'ai espéré, et enfin il se matérialisait devant mes yeux et dans mes mains. Des papillons dans le ventre, des étoiles dans les yeux... une sensation indescriptible... Un vrai livre entre les mains...

Grisée par ce sentiment de bien-être, j'ai évidemment voulu renouveler l'expérience.

Passionnée de lecture et admirative des grands auteurs, j'ai commencé par rédiger des chroniques d'œuvres qui m'avaient particulièrement touchée, puis j'ai écrit un recueil de textes très intimistes avant d'enchaîner sur une anthologie de littérature générale.

Je me suis très vite rendu compte que j'étais incapable d'écrire une fiction. J'admire d'autant plus ces romanciers qui savent prendre de la distance par rapport à leur sujet et à leurs personnages, qui sont capables d'invention, d'imagination. C'est un talent que je ne possède pas. J'ai toujours besoin d'un lien avec le réel, le vrai, ce que je vis, ce que je ressens même si mes textes ne sont pas forcément autobiographiques à proprement parler.

Mes écrits reflètent toujours une part de moi-même.

Mon étude sur la *Princesse de Clèves*, même si elle est bien documentée et analysée selon des données reconnues et bien établies, laisse transparaître mes sentiments à l'égard de la grande dame et de ses choix amoureux. Je l'ai étudiée avec mon bagage émotionnel et j'ai indéniablement transmis mes émotions personnelles, ma conception de l'amour, de l'Histoire, de la loyauté, de tous les thèmes que recoupe cette œuvre.

Dans mon second ouvrage, je me suis livrée intimement. Ce fut un exercice long, difficile, douloureux mais purificateur aussi. En relisant et en analysant mes textes, j'ai pris du recul par rapport aux personnes et aux situations, j'ai déchiffré mes émotions, j'ai tenté d'y voir plus clair, de dédramatiser, de canaliser mes ressentis. Et je me suis sentie moins seule, moins démunie. Quelques témoignages m'ont conforté dans le fait que même si on s'imagine triste, impuissant, perdu, à bout de forces, on trouvera toujours quelqu'un sur notre chemin qui a traversé les mêmes épreuves, ou qui, doté d'une sensibilité remarquable, ressent les événements avec beaucoup d'acuité, de vérité.

Il est difficile de se mettre à nu, de s'exposer après avoir vécu longtemps en autarcie avec ses mots. L'étape qui consiste à se dévoiler, à se livrer aux lecteurs est toujours empreinte de doutes, de peur du jugement, mais elle permet d'avancer encore et toujours. L'auteur sort forcément grandi de cette expérience.

Mon anthologie littéraire est un hommage aux grands écrivains que j'ai aimés, que j'aime toujours, dont les mots ont déclenché en moi de fortes réactions : la joie, la tristesse, la colère, la déception, l'admiration, l'acceptation, le respect, le manque...

Je pense qu'on aime un livre parce qu'il nous parle, il nous touche, il trouve un écho particulier en nous.

Cet ouvrage est donc, encore, comme les précédents, une partie de moi.

Voilà ce qu'il en est pour mes ouvrages publiés.

Mais j'ai aussi rédigé des textes qui sont restés du domaine du privé, du secret, de l'indicible à voix haute.

J'ai écrit des lettres à mon grand-père disparu que je chérissais, à mes parents qui ne comprenaient pas mon état d'esprit et ma façon de vivre, à mon ex-mari qui a anéanti une partie de moi et de l'idée que je me faisais de la famille, à mon bébé perdu, à la personne qui m'a harcelée pendant de longs mois, à mon corps qui me lâchait, à la petite fille que je ne suis plus, à la femme que j'aurais voulu être. J'ai brûlé tous ces écrits, soit parce que le

destinataire n'était plus joignable, soit parce que le simple fait d'avoir crié mes maux sur le papier m'avait apaisée. C'est un exercice extrêmement libérateur.

Ce n'est que récemment que j'ai pris conscience que c'est toujours à la suite d'événements douloureux que je ressens le plus vivement le besoin d'écrire. À la suite de mon divorce, de la mort de mon grand-père, de ma fausse couche, du harcèlement d'une personne mentalement très perturbée, ... Peut-être parce que nous n'avons pas besoin d'analyser le bonheur, mais seulement le malheur. Peut-être que le recul nous est nécessaire pour nous détacher, lâcher prise, cicatriser alors que nous apprécions les moments de joie dans leur immédiateté...

Chaque auteur écrit différemment et perçoit son style et ses objectifs d'une manière qui lui est propre.

Je pense que chaque texte mérite d'être lu en fonction de ce que nous sommes, de ce que nous cherchons, de ce que nous attendons. Chaque auteur a un lectorat potentiel et chaque lecteur trouve l'auteur qui le transporte là où il a envie d'aller.

Mais l'essentiel à ne pas trahir reste, à mes yeux, la vérité : à la fois celle de l'écrivain et celle du lecteur.